

Rallu, Jean-Louis. *Les populations océaniques aux XIXe et XXe siècles*. Préface de Ian Pool. Paris, Presses universitaires de France, 1990, xv, 348 pages. (Travaux et documents de l'Institut national d'études démographiques, cahier no 128.)

Hubert Charbonneau

Volume 21, numéro 1, printemps 1992

Démographie sociale en Afrique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010110ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010110ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

0380-1721 (imprimé)

1705-1495 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charbonneau, H. (1992). Compte rendu de [Rallu, Jean-Louis. *Les populations océaniques aux XIXe et XXe siècles*. Préface de Ian Pool. Paris, Presses universitaires de France, 1990, xv, 348 pages. (Travaux et documents de l'Institut national d'études démographiques, cahier no 128.)]. *Cahiers québécois de démographie*, 21(1), 185–189. <https://doi.org/10.7202/010110ar>

Notes de lecture

RALLU, Jean-Louis. — *Les populations océaniques aux XIXe et XXe siècles*. Préface de Ian Pool. Paris, Presses universitaires de France, 1990, xv, 348 pages. (Travaux et documents de l'Institut national d'études démographiques, cahier no 128.)

Voici l'un des livres les plus importants des dernières années dans le domaine de la démographie. Non seulement nous révèle-t-il une histoire peu ancienne et pourtant ignorée, mais encore, comme le dit justement le préfacier, constitue-t-il un apport majeur au progrès des connaissances de tous les démographes, y compris de ceux qui sont à l'écart des grands axes de la démographie historique.

Dès les premières pages, le lecteur est comme pris au dépourvu. Il constate d'abord qu'on a, aux antipodes, nettement tendance à oublier que l'Océanie est immense. Ainsi les îles Marquises, pas très éloignées de Tahiti sur la carte, en sont-elles tout de même distantes de près de deux mille kilomètres. Il faut donc se mettre à l'échelle d'un monde dispersé à l'extrême, sur des étendues d'eau considérables : près de cinq mille kilomètres du nord au sud, et bien davantage d'est en ouest. D'autre part, on se trouve en présence de populations qui décroissent au rythme auquel croissent, par exemple, la plupart des pays du Tiers-Monde aujourd'hui. C'est inhabituel, car les données manquent généralement pour l'étude de telles situations. Le dépaysement est enfin accentué par un plan d'ensemble curieusement construit. Oscillant entre ses sources et ses méthodes, l'auteur semble avoir éprouvé quelque mal à ordonner ses riches et nombreux résultats, au terme d'un travail aussi impressionnant qu'ambitieux.

L'ouvrage se divise en deux parties. La première, en sept chapitres occupant les deux tiers du livre, se rapporte exclusivement aux îles Marquises. La seconde, en cinq chapitres, traite de diverses autres îles du Pacifique océanien.

Berceau de la Polynésie, les îles Marquises, découvertes en 1595 puis en 1774, se situent autour de la latitude 10 et de la longitude 140 dans l'hémisphère sud. On imagine sans peine leur isolement passé. L'auteur leur consacre une étude méticuleuse, ingénieuse et passionnante, qui forme le noyau de l'ouvrage, la partie qui nous a le plus retenu. Il a su mettre à profit les données, dont il démontre, au premier chapitre, l'indéniable qualité : il s'agit essentiellement de l'état civil mis en place par l'administration française, qu'il a dépouillé pour la période s'étendant de 1886 à 1945. À la manière des démographes historiens, il a ensuite reconstitué les familles, établi les généalogies et dressé un véritable registre de population comportant 12 000 enregistrements individuels. D'autres sources, comme les registres de catholicité et le recensement de 1892, lui ont permis de mener à bien la critique de ses sources.

La population étudiée est relativement sédentaire et d'origine surtout marquisienne, l'émigration ayant été très faible avant 1945. Des immigrants d'origine européenne ou chinoise en font aussi partie s'ils se sont établis de façon définitive. Le fichier atteint ainsi 90 % de la population recensée. Les lacunes sont peu importantes, puisqu'il y a moins de 5 % de destins inconnus et à peine 1 % de naissances perdues. Tout n'est pas parfait cependant, car aussi bien les naissances que les décès des enfants morts durant les premiers jours de vie font souvent défaut. Les déclarations à l'état civil étaient fréquemment tardives, l'auteur arrive à le prouver, bien que les préposés à l'enregistrement aient systématiquement camouflé cette entorse à l'exigeante loi française. Quelques problèmes relatifs à l'instabilité de l'orthographe et aux changements de nom ont dû être surmontés également.

Les chapitres deux et trois comptent chacun plus de cinquante pages et ils représentent le cœur du livre. Le premier, intitulé «Le mouvement naturel», même s'il y est aussi question de migrations et de structures, est une sorte d'analyse classique mettant en relief des problèmes dont les causes sont ensuite recherchées au chapitre suivant. Ce dernier, intitulé «Les caractères de la démographie des îles Marquises», est en réalité une analyse approfondie de la nuptialité, de la fécondité et de la mortalité, faite à partir du fichier de population.

Au début de la période étudiée, la nuptialité est presque nulle sur le plan légal, mais elle apparaît comme pratiquement complète quand on considère toutes les formes d'union. L'illégitimité des naissances est alors quasi totale. L'institution du

mariage s'établit ensuite rapidement, même si les femmes continuent d'entrer en union vers l'âge de 18 ans, c'est-à-dire trois à quatre ans avant le mariage en moyenne. Les conceptions prénuptiales ne comptent pourtant que pour 15 % dans l'ensemble. De 50 % à 75 % des couples restent unis après une naissance illégitime : proportion élevée qui traduit une certaine stabilité des unions et qui contredit les opinions habituelles sur le sujet. Au terme de leur vie féconde, plus de 85 % des femmes n'ont eu qu'un seul conjoint en l'absence de veuvage, seules étant considérées ici les unions fécondes. Il n'empêche que de 30 % à 40 % des femmes fécondes ont eu des enfants de père non déclaré. La nuptialité est également fort perturbée par la mortalité, beaucoup de couples ne se mariant jamais en raison de la rupture aussi prématurée qu'involontaire de leur union.

La mortalité très élevée et l'espérance de vie très basse, nous dit en effet l'auteur, apparaissent comme les caractéristiques les plus marquantes de la démographie des îles Marquises avant 1925. Le modèle le plus pessimiste de Princeton ne suffit pas à décrire la situation. Au pire moment, entre 1916 et 1926, l'espérance de vie à la naissance, sexes réunis, n'atteint que 16,5 ans. Les femmes meurent plus que les hommes, et ce n'est pas seulement à cause de la mortalité maternelle. La tuberculose est la maladie qui tue les Marquisiens. Il n'y a pas d'alcoolisme chronique, mais l'alcool rend la population plus sensible à la maladie, en aggravant la déficience immunitaire dont souffrent les Océaniens par suite de leur isolement ancestral. La lèpre et la syphilis sont présentes, mais elles ne sont pas une cause fréquente et directe de décès. Les métis meurent moins que les Marquisiens d'origine.

La surmortalité provient donc de causes infectieuses et non pas de faits de guerre. Les maladies nouvelles (grippe, tuberculose, maladies d'enfant) frappent terriblement, à une époque où il aurait pourtant été possible de les enrayer. La preuve, c'est qu'il a suffi d'un seul médecin doté d'un certain équipement pour réduire très rapidement la mortalité à partir de 1923. Les divagations sur le dépérissement des Océaniens fragiles sont ainsi reléguées aux oubliettes, précise Jean-Louis Rallu.

La fécondité est d'autre part très faible. Cela tient avant tout aux maladies vénériennes, qui provoquent tant la stérilité primaire que la stérilité acquise. Même après correction, 25 % des femmes des générations 1876-1985 n'ont jamais d'enfant. À 30 ans, environ 40 % des femmes sont définitivement infé-

condes. Les observateurs contemporains remarquent cette forte fréquence et ils affirment que ce sont toujours les mêmes femmes qui accouchent. Pourtant, sans le sous-enregistrement signalé plus haut, les intervalles entre naissances seraient sensiblement plus courts que dans la France ancienne. La fécondité est précoce : 10 % des femmes ont un enfant avant l'âge de 15 ans et 70 % avant l'âge de 20 ans, et encore s'agit-il de valeurs minimales. Tout cela rappelle des populations étudiées il n'y a pas si longtemps en Afrique noire.

L'auteur profite également de son fichier pour analyser la descendance intergénérationnelle. Seulement le tiers des femmes des plus anciennes générations observées ont au moins un petit-enfant. À la quatrième génération, la proportion de personnes sans descendance atteint jusqu'aux trois quarts, contre seulement 20 % chez les pionniers québécois du dix-septième siècle. Environ 75 % des fondateurs, nés entre 1871 et 1891, ne contribuent aucunement aux générations nées entre 1926 et 1946. Celles-ci proviennent pour les trois quarts de seulement 10 % des fondateurs, d'où une très forte concentration génétique.

Le métissage est important, et comme les non-Marquisiens ont à la fois une plus forte fécondité et une moindre mortalité, il s'ensuit qu'après 60 ans seulement d'exogamie la population recensée en 1946 était à plus de 50 % affectée par le métissage. Aujourd'hui, il ne naît sans doute plus d'enfant de sang totalement marquisien.

Dans ces conditions, et compte tenu d'une migration nette quelque peu négative, la dépopulation sévit à un rythme effarant : on comptait 40 000 habitants peut-être à la fin du dix-huitième siècle, 20 000 vers 1840, un peu plus de 5000 en 1886 et seulement 2000 vers 1930. Avec un taux brut de mortalité oscillant entre 45 ‰ et 65 ‰, le déclin se chiffre à 2 % par an de 1886 à 1910, puis à 3 % dans les quinze années suivantes, marquées, notamment, par l'épouvantable épidémie de 1918. Et puis, tout à coup, la situation bascule : en un an, le taux brut de mortalité chute de moitié, la fécondité se met à remonter, le pays est entré dans une ère nouvelle. Après une certaine stabilisation, le taux d'accroissement naturel devient subitement positif pour atteindre en quelques années plus de 2 % annuellement. D'assez vieille en 1886, la population est devenue très jeune en 1946; mais l'effectif, malgré la forte reprise, n'atteint encore à cette date que la moitié de celui du début de la période observée.

Ainsi, les îles Marquises apparaissent comme un cas de très forte dépopulation dans le Pacifique mais non comme un cas unique. C'est ce que l'auteur tente de montrer dans la seconde partie de l'ouvrage. À Tahiti, la population aurait été dix fois plus faible vers 1880 qu'un siècle plus tôt. En Mélanésie, dans le Nord-Malakula, où l'auteur exploite avec succès des généalogies orales, le dépeuplement s'accuse jusque vers 1950. Mais l'évolution a tout de même été assez diverse : le recul n'est que de 3 ou 4 à 1 au Vanuatu, de 2,5 à 1 en Nouvelle-Calédonie, moindre encore dans d'autres îles. Au total, l'effectif des Océaniens aurait reculé de 4 à 1 environ.

Au fil des pages, l'auteur nous révèle des faits trop mal connus : par exemple, en 1918 à Tahiti, la fameuse grippe dite espagnole a fait grimper le taux brut de mortalité à près de 200 %. À Papeete, la population est littéralement décimée en dix jours, au début de décembre. Cela rappelle le temps de la peste, et pourtant c'était il y a trois quarts de siècle seulement.

Ce n'est pas seulement sur l'histoire contemporaine que ce livre nous renseigne, c'est aussi sur toute l'histoire de l'homme. Jean-Louis Rallu chiffre avec précision des faits qui ont toujours existé mais qu'on ne connaît que fort approximativement. Son étude montre en effet combien une maladie peut se révéler meurtrière dans une population non immunisée. On songe aux Amérindiens à l'époque des grandes découvertes. Certes, sur ces microcosmes océaniens, la contagion a pu sévir plus complètement que dans les grands espaces de l'Amérique, mais l'analogie demeure.

L'unification de la terre, en termes microbiens, a fait de nombreuses victimes au cours des millénaires, et spécialement durant les derniers siècles. L'auteur nous explique ici la dernière phase de cette histoire révolue. Il le fait avec la compétence d'un brillant analyste. Son livre est un nouveau fleuron de la démographie française. Nous ne saurions trop en recommander la lecture à tous les démographes dignes de ce nom.

Hubert CHARBONNEAU
